

Le Totalitarisme. Le XX^e siècle en débat, textes choisis et présentés par Enzo Traverso, Paris, Seuil, 2001, 923 p.

Frédéric Boily

Volume 20, numéro 2-3, 2001

Gouvernance et société civile

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boily, F. (2001). Compte rendu de [*Le Totalitarisme. Le XX^e siècle en débat*, textes choisis et présentés par Enzo Traverso, Paris, Seuil, 2001, 923 p.] *Politique et Sociétés*, 20(2-3), 249–252. <https://doi.org/10.7202/040291ar>

Le Totalitarisme. Le XX^e siècle en débat

Textes choisis et présentés par Enzo Traverso, Paris, Seuil, 2001, 923 p.

Le concept de totalitarisme a été créé dans le contexte de l'entre-deux-guerres afin de représenter l'esprit d'une nouvelle époque, marquée par l'émergence de phénomènes politiques dont certains pressentaient la radicale nouveauté. C'est à une rétrospective des débats houleux auxquels a donné lieu cette notion que nous convie Enzo Traverso, maître de conférences en science politique, à l'Université Jules-Verne de Picardie. Celui-ci a réuni dans un volumineux ouvrage une impressionnante pléiade d'intellectuels qui se sont intéressés à la question du totalitarisme, certains pour en trouver les origines, d'autres pour en dégager la signification profonde et être ainsi en mesure de le combattre. On ne peut, faute de place, parler des soixante extraits choisis. C'est pourquoi mon commentaire porte sur l'économie générale de l'ouvrage, sur la pertinence du choix des auteurs et l'intéressante introduction que présente E. Traverso.

Avant de s'attaquer au plat principal, le lecteur est en effet convié à déguster une entrée, sous la forme d'un long chapitre introductif. Commencant par affirmer que le totalitarisme est un phénomène moderne, « un avatar pervers de l'âge démocratique » (p. 15), E. Traverso retrace, en posant quelques bornes historiques, l'évolution de la notion de totalitarisme. Une évolution marquée principalement par le fait que le totalitarisme « a été à la fois une catégorie analytique et une arme de combat » (p. 106). L'auteur distingue d'abord une première période, allant de 1923 à 1933, qui correspond à la création de l'adjectif totalitaire sous la plume des antifascistes italiens et, ensuite, à son appropriation par les fascistes, Mussolini en tête, pour caractériser leur mouvement. En Allemagne, notamment avec les théoriciens de la « révolution conservatrice », on élaborera une conception de « l'État total », pour reprendre l'expression de Carl Schmitt. Mais les penseurs allemands se sont distingués de leurs homologues italiens en présentant l'État comme un

instrument de la « communauté raciale ». Entre 1933 et 1947, le concept se répand largement chez les penseurs antifascistes, réfugiés à l'étranger. Le Pacte germano-soviétique constitue l'événement majeur de la période, notamment parce qu'il suscite la comparaison entre l'Allemagne nazie et l'URSS stalinienne. La période allant de 1947 à 1960 constitue d'une certaine façon l'âge d'or de la notion. Le totalitarisme devient une arme de propagande dans l'arsenal idéologique des États occidentaux en « guerre » contre le communisme. Certains ouvrages dominent cette époque, notamment *Les origines du totalitarisme* de Hannah Arendt, incontournable encore aujourd'hui pour quiconque cherche à comprendre le phénomène totalitaire. Toutefois, aussi originale soit-elle, H. Arendt n'est pas vraiment parvenue, soutient E. Traverso, à saisir ce qui distingue le Goulag d'Auschwitz. Elle n'a pas vu que le système concentrationnaire allemand visait l'extermination alors que, du côté soviétique, il s'agissait d'asservir la population pour la faire travailler à la modernisation accélérée de l'URSS. À partir des années 1960, une nouvelle ère s'ouvre pour la critique du concept aux États-Unis et en Allemagne. Mais alors qu'il est écarté dans ces contrées, il fait, dans le sillage de mai 1968 et de la publication du maître ouvrage de Soljenitsyne, *L'Archipel du goulag*, un retour sur le devant de la scène intellectuelle française. Enfin, à partir de 1989 avec l'implosion de l'URSS, explique E. Traverso, la notion de totalitarisme devient le visage négatif à partir duquel le modèle néolibéral proclame et affiche sa supériorité. L'auteur en profite notamment pour critiquer l'ouvrage de François Furet, *Le passé d'une illusion* (1995), et lui reprocher d'être « acritique » envers le libéralisme, c'est-à-dire de faire l'impasse sur le colonialisme et l'impérialisme.

Selon E. Traverso, F. Furet n'aurait pas vu que les deux grands totalitarismes du XX^e siècle entretiennent une « relation antinomique » avec les Lumières. Il soutient que le communisme en est l'héritier, tandis que le nazisme doit plutôt se définir comme relevant des « anti-Lumières ». Le nazisme se caractériserait ainsi par « l'irrationalité » de son projet de refonte biologique du genre humain, alors qu'une certaine rationalité guiderait l'entreprise communiste, c'est-à-dire le projet de modernisation de l'URSS. Une thèse que le lecteur inspiré par la lecture aronienne du phénomène totalitaire pourrait ébranler en soulignant le caractère irrationnel des grandes purges stalinienne de 1936-1938 (voir l'extrait de *Démocratie et totalitarisme*, p. 499).

Si on s'intéresse maintenant au plat principal, les extraits choisis par E. Traverso, on constate que ceux-ci sont réunis en une douzaine de chapitres qui tiennent compte à la fois de la chronologie et de certains thèmes. Chronologique, l'anthologie commence avec ceux qui sont en quelque sorte les « inventeurs » ou les premiers utilisateurs de la notion, c'est-à-dire les Ernst Jünger, Giovanni Gentile, Benito Mussolini et Carl Schmitt, pour se terminer avec des historiens tels Ian Kershaw et Nicolas Werth qui ont discuté de la pertinence d'utiliser la notion aujourd'hui. Parallèlement à cette progression dans le temps, E. Traverso a également eu l'idée de regrouper certains textes selon une approche thématique commune. Les extraits de Paul

Tillich, de Luigi Sturzo et de Jacques Maritain sont ainsi rassemblés sous l'étiquette de «l'antitotalitarisme chrétien», alors que les textes d'Antonio Gramsci, de Herbert Marcuse, de Victor Serge et de Daniel Guérin sont réunis sous celui de «l'antitotalitarisme des marxistes».

Une heureuse idée que cette perspective chronologique qui permet au lecteur de constater, par exemple, l'espèce de pagaille intellectuelle prévalant en ce qui concerne la recherche des précurseurs du totalitarisme. En effet, bien que l'on s'accorde assez facilement sur le fait que le totalitarisme est un phénomène inédit (Bernard Lavergne étant, dans les années trente, un des rares auteurs à soutenir que fascisme et nazisme constituent une régression vers les monarchies absolutistes, p. 175-183), certains ont cru identifier les origines du phénomène chez certains penseurs. Or, si Karl Popper croit que Platon, Hegel et Marx ont fourni la plate-forme intellectuelle des totalitarismes futurs, Jacob L. Talmon pense plutôt que Rousseau et Robespierre en sont les ancêtres. Mais, aux yeux d'Isaiah Berlin, c'est le contre-révolutionnaire Joseph de Maistre qui, en faisant du bourreau une pièce essentielle de l'ordre social, est l'ange annonciateur des totalitarismes modernes. Quant à Eric Voegelin, dont le texte se trouve dans le chapitre «L'apogée du débat : la guerre froide», il soutient, dans son compte rendu de l'ouvrage de Hannah Arendt (que E. Traverso a eu la bonne idée d'inclure dans le recueil), que les origines du totalitarisme ne sont pas à rechercher dans l'obsolescence de l'État-nation, comme le croyait la philosophie. Selon lui, c'est dans «l'émergence du sectarisme immanentiste depuis le haut Moyen Âge» que l'on retrouverait les racines de la dérive totalitaire (p. 444). On voit que l'accord est loin d'être réalisé.

On imagine sans peine que E. Traverso a laissé dans l'ombre bien des auteurs importants, à commencer par certains écrivains (hormis Georges Orwell), tels que Primo Levi ou Varlam Chalamov. Mais l'auteur fait remarquer à juste titre qu'il lui aurait alors fallu réaliser une autre anthologie pour regrouper tous ceux qui ont laissé un récit littéraire de leur asservissement sous le joug totalitaire. Tout de même, on peut regretter l'absence de certains intellectuels qui semblaient pratiquement incontournables. J'ai en tête l'exemple de Karl-Dietrich Bracher, dont E. Traverso reconnaît l'importance dans son introduction et dans sa «bibliographie essentielle», dessert servi en fin de volume, en retenant quatre des ouvrages que l'historien allemand a consacrés au nazisme. On comprend mal pourquoi on ne retrouve pas un extrait de son œuvre, par exemple de *Hitler et la dictature allemande* (Éditions Complexe, 1995), alors que A. Gramsci se retrouve dans l'anthologie malgré une réflexion plutôt anémique sur le sujet (deux fragments des *Cahiers de prison*, p. 276-278). Toutefois, dans l'ensemble, le choix des textes apparaît judicieux.

Plus fondamentalement, on peut s'interroger sur le choix du titre de l'anthologie. Après avoir lu tous ces extraits, on se demande s'il ne fallait pas l'intituler *Les totalitarismes*. Car le pluriel, que E. Traverso emploie à un moment donné (p. 13), soulignerait probablement mieux les différences existant entre les régimes présumés totalitaires. Surtout, il pourrait (j'insiste sur

le conditionnel) permettre de mieux prendre en compte la spécificité de l'antisémitisme dans le système de domination totalitaire allemand. Ainsi que l'a fait remarquer l'historien Saul Friedländer («Le nazisme : fascisme ou totalitarisme ?», p. 802-811), la théorie du totalitarisme a en général sous-estimé grandement le rôle de l'antisémitisme dans l'organisation nazie du monde (pour illustration, voir : «Les caractéristiques générales de la dictature totalitaire», de Carl J. Friedrich et Zbigniew Brzezinski, p. 472-488). En effet, explique S. Friedländer, selon les théoriciens du totalitarisme, l'ennemi a surtout une valeur fonctionnelle ou instrumentale. Le système de domination absolue ayant besoin d'un ennemi pour terroriser la population, tout groupe pouvait à un moment ou l'autre tenir le funeste rôle de bouc émissaire. Or, comme le souligne S. Friedländer, l'antisémitisme, loin d'être seulement fonctionnel, était au contraire une préoccupation centrale de l'élite nazie, Hitler et Himmler en tête. Ainsi, la variante allemande donnait un caractère absolu à la lutte contre les juifs, alors que, dans la version soviétique, les ennemis se succédaient sous les projecteurs de la domination totalitaire. L'utilisation du pluriel, loin d'être seulement une coquetterie stylistique, ne reflèterait-elle pas mieux la profonde diversité des régimes que le concept de totalitarisme veut décrire, et cela, sans perdre l'idée essentielle qu'un terreau commun lie les divers régimes regroupés sous l'étiquette du totalitarisme ?

Je termine en soulignant le vif plaisir de lecture que procure cet ouvrage, lequel nous fait entreprendre un voyage en compagnie d'intellectuels qui ont marqué les débats en philosophie politique au XX^e siècle, en plus de nous faire (re)découvrir la pensée de certains auteurs moins célèbres. Je pense ici tout particulièrement à Ernst Cassirer, dont l'ouvrage *Le mythe de l'État* demeure trop méconnu. Enfin, l'anthologie permet également au politologue de fréquenter des territoires moins connus, comme ceux de l'historiographie du nazisme et du communisme, qu'il aurait pourtant tout avantage à visiter, question de donner plus de profondeur à sa réflexion et à son propos. Pour toutes ces raisons, l'ouvrage devrait se retrouver dans les bibliographies des cours consacrés à la philosophie politique contemporaine.

Frédéric Boily
Université du Québec à Chicoutimi